

## CHAPITRE PREMIER

Southampton : De retour de sa chasse quotidienne et toujours infructueuse aux petites annonces, John Steetland eut la surprise de découvrir, glissée sous sa porte, une enveloppe blanche frappée du cachet postal du Gwandi. Sans s'attarder à contempler le magnifique papillon de nuit aux reflets bleutés qui étalait gracieusement ses ailes sur le timbre aux bordures dorées, John déchira l'enveloppe pour extraire le feuillet plié en quatre qui portait, en en-tête, le sceau de la jeune république africaine du Gwandi. Il lut une première fois la dizaine de lignes dactylographiées, parvint à la signature puis recommença sa lecture pour s'assurer qu'il avait parfaitement compris les termes de la lettre. Il avait tant de fois été déçu dans ce rôle ingrat de quémandeur d'emploi qu'il n'en croyait pas ses yeux. Et, lorsqu'il fut bien certain d'avoir parfaitement assimilé la réponse, il sauta littéralement de joie et cracha son chewing-gum en l'air pour le coller à la coupelle de verre opaque du lustre super rétro, comme il le faisait chaque fois qu'il avait un motif de satisfaction.

Moins d'un mois plus tôt il avait répondu à une annonce du *Sun* qui recherchait un conseiller commercial pour une usine de bois dans le Gwandi. John Steetland ne savait absolument pas en quoi consistait le travail de conseiller commercial mais il répondait parfaitement aux quatre exigences de

l'offre : Il était célibataire, était âgé de moins de trente ans et n'avait ni famille ni attache particulière dans son pays. Peu lui importait de vivre ici ou ailleurs pourvu qu'il eût un travail. Et, puisque la république du Gwandi lui offrait cet emploi, il partirait pour Opago, sa capitale, sans le moindre remords.

Il se souvenait des récits que lui avait faits l'oncle Peter qui l'avait élevé à la mort de ses parents. L'oncle Peter avait vécu aux colonies et les histoires qu'il racontait avaient souvent fait rêver le jeune John. Les bêtes sauvages, les chasses dangereuses, les fruits délicieux, les femmes dociles et faciles et la vie princière des européens. Tant de merveilles avaient émoustillé son esprit d'adolescent. L'oncle Peter terminait toujours ses souvenirs en disant : « Hélas, l'Afrique n'est plus ce qu'elle était ! » Réflexion qu'il ponctuait d'un profond soupir.

Bien sûr, aujourd'hui, l'Afrique n'était plus celle des souvenirs de cet oncle qui s'était éteint deux ans plus tôt, laissant à John un petit pécule qui lui avait permis de vivre jusqu'à maintenant mais qui allait en s'amenuisant dangereusement. La décolonisation était passée par-là. Les indigènes s'assumaient. Les pays avaient été rebaptisés et les guerres ethniques et intestines avaient succédé à de longues années de servitude sous l'empire des pays colonisateurs. La vie des européens n'était sans doute plus aussi princière, les bêtes sauvages, chassées par le modernisme, s'étaient éloignées des zones plus ou moins harmonieusement urbanisées. Les chasses étaient réglementées, les femmes n'étaient peut-être, plus aussi dociles mais toujours aussi faciles et les fruits demeuraient délicieux. Comparé à sa vie végétative de

chômeur, ce que lui offrait encore le Gwandi était, pour John Steetland, une perspective stimulante.

Il dormit peu cette nuit-là. Après avoir bouclé ses deux valises et réglé les problèmes de visa et de vaccinations obligatoires, il s'était plongé dans la lecture d'une encyclopédie relativement récente pour s'informer de tout ce qui concernait le Gwandi. Ainsi il apprit que, depuis cinq ans, le maître incontesté du pays était le Général-Président Omar Katoga qui régnait en despote sur ses sujets. John Steetland se dit qu'il avait beaucoup de chance car le Général-Président paraissait ne pas éprouver une grande sympathie pour les Européens en général et pour les Anglais en particulier. Les anciens colons britanniques ne semblaient pas lui avoir laissé le meilleur souvenir. N'empêche que les Gwandais parlaient presque tous l'anglais et que des coopérants du Royaume-Uni leur étaient indispensables. Et lui, John Steetland, serait l'un d'eux...

Rêvant à sa vie future, à l'argent qu'il allait gagner là-bas, à la situation qu'il saurait s'édifier, il s'endormit aux premières heures de l'aube et s'éveilla horrifié vers les onze heures du matin. Une toilette rapide, un saut à sa banque pour solder son compte et il revint chercher ses valises et régler les mensualités de son studio.

Il prit le train à Southampton pour Londres et flâna durant deux heures dans l'aéroport avant d'embarquer dans l'avion à destination d'Opago, capitale du Gwandi.

\*

\* \*